

«MES LIVRES DE VACANCES»

Des écrivains partagent trois livres qu'ils ont envie de lire pendant la pause estivale. Cette semaine:

Fabienne Jacob

CATHERINE SAFONOFF
«RECONNAISSANCES»
(ZOE)

Je me réjouis de découvrir ce nouveau roman, à paraître en août. J'ai un rapport étonnant avec cette auteure. J'ai été complètement conquise en commençant à la lire avec *Distance de fuite*. J'éprouve une grande familiarité avec ses textes et j'ai l'impression qu'elle parle de moi.

Tout ce qu'elle écrit, j'aurais pu le penser, c'est incroyablement troublant! Son style est tendu et précis. Sa vérité me désarme à chaque fois. Elle n'a pas honte de ce qu'elle est et se met à nu. Je retrouve la même lucidité chez Annie Ernaux. Nous serons réunies dans une rencontre commune à Morges, au Livre sur les quais, en septembre prochain, je m'en réjouis!

ZOÉ DERLEYN,
«DEBOUT DANS L'EAU»
(ROUERGUE)

Ce livre solaire me fait penser à ma propre enfance. C'est le premier roman d'une jeune Belge. Je l'ai découvert à sa sortie, en mai dernier, et j'ai envie de prendre le temps de le relire. C'est l'histoire d'une petite fille qui passe l'été chez ses grands-parents, au bord d'un étang.

Solitaire, elle occupe ses journées à de minuscules activités, qui étaient les miennes aussi: elle goûte les groseilles à maquereau, tente d'élever un souriceau, mate en douce le torse nu du jeune jardinier... Les pieds dans l'eau et dans la vase, elle développe une intense vie imaginaire. Un premier roman touché par la grâce.

Charlotte Delbo, «AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA» (MINUIT)
J'ai essayé de lire *Aucun de nous ne reviendra* à trois reprises. Je n'y suis jamais parvenue. A chaque fois, je suis submergée par l'émotion. L'année dernière, je n'ai pas pu aller plus loin que la page 50... J'aimerais tenter à nouveau cette expérience intense. J'ai déjà lu des récits de déportation, mais c'est Charlotte Delbo qui me touche le plus. Je ne comprends pas qu'elle

CHARLOTTE DELBO,
«AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA»
(MINUIT)

ne soit pas connue et célébrée davantage. Elle écrit la peau sur les os, le froid aux pieds, la peur au ventre. On est là-bas avec elle. C'est une épreuve physique. Charlotte Delbo, c'est la lecture indépassable. Ses mots sont comme des clous dans la peau. Il faut la lire à petites lampées, parce que sinon c'est trop fort. Un grand livre vous aide à vivre et change votre vision du monde. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIEN BURRI

Fabienne Jacob est née en Lorraine et vit Paris. Elle a publié un recueil de nouvelles et cinq romans chez Buchet/Chastel et chez Gallimard. «Ma meilleure amie» paraîtra le 19 août chez Buchet/Chastel.

LE BRÉSIL AU FOND DES

JULIEN BURRI

Née en Bavière, Carmen Stephan vit aujourd'hui à Genève. Mais c'est le Brésil qui l'a faite écrivaine. Dans «Arabaiana», elle revient sur l'amitié qui a uni jusqu'au drame Jacaré, modeste pêcheur du Nordeste, et Orson Welles, géant du cinéma

Des récits qui engendrent d'autres récits et où le Brésil tient une grande place. Un goût pour la rencontre, le reportage, au croisement du journalisme et de la littérature. Discuter avec l'écrivaine allemande, devenue Genevoise, Carmen Stephan, c'est assurément voyager, de coïncidence en coïncidence, les yeux un peu écarquillés, au cœur de soi-même et des autres.

Mais commençons par le début. Carmen Stephan a grandi au milieu des chevaux, dans les années 1980, à Berching, petite ville de Bavière, et passé son enfance à se promener en forêt à dos de poney. Il n'y avait pas beaucoup de livres à la maison. Un jour, son père lui glisse entre les mains un roman de Hemingway, *Pour qui sonne le glas*. En allemand, pour dire que l'on vous confie quelque chose avec amour, on le «dépose sur votre cœur». Ce père maçon, puis entrepreneur, lui avait transmis le goût de la littérature.

Dans les années 1990, après un apprentissage dans les bureaux de l'entreprise paternelle, Carmen Stephan travaille en Espagne, puis à Dublin et voyage au Chili. Elle veut écrire. «Je n'avais pas fait d'études, je ne savais pas comment m'y prendre. Alors j'ai pensé au journalisme.» Elle apprend le métier sur le tas, commence à signer des articles pour l'édition en ligne du *Spiegel*, puis dans les pages du *Süddeutsche Zeitung Magazine*, l'un des plus prestigieux magazines allemands.

SUR LA PISTE D'OSCAR

C'est un reportage qui la conduit pour la première fois au Brésil, pays qui la séduit aussitôt car «tout peut y arriver», comme dans un roman. Amoureuse de Brasilia, elle tente d'interviewer son architecte, Oscar Niemeyer. Le maître, alors âgé de 95 ans, accepte. Puis, le jour du rendez-vous arrivé, il le remet à une autre fois. Le même manège se répète. Carmen Stephan ne lui en veut pas, touchée par l'indépendance, la liberté et l'intégrité du grand architecte.

Elle persévère et se fait engager comme stagiaire dans le bureau Niemeyer. Deux mois durant, elle



C'est sur un bateau, près de Rio, que Carmen Stephan a entendu pour la première fois l'histoire du pêcheur Jacaré. Un personnage téméraire et attachant qui est au cœur de son deuxième roman. (NICA KRAUER)

observe de l'intérieur son équipe et partage quelques repas avec «Oscar». «Il avait la mémoire d'un siècle entier. Il me demandait si telle rue de Berlin, qu'il avait visitée dans les années 1940, existait toujours, et moi je ne savais pas, bien sûr, je n'étais pas née à cette époque.»

Elle veut écrire sur la beauté de Brasilia, sur l'effet que la ville produit sur la vie intérieure des habitants. *Brasilia Stories*, son premier livre, non traduit en français, au croisement du journalisme et de la littérature, raconte ses rencontres. Huit chapitres, et autant de personnages: un maçon qui a commencé à construire Brasilia en plein désert, sur cette terre rouge et aride; une danseuse; un vieil homme pauvre, expulsé pour faire place au chan-

tier de la ville... Jusqu'à un numérique fantasque et mystique, cherchant à décrypter le paysage par les chiffres.

La technique littéraire de Carmen Stephan se construit brique par brique: partir de l'intime pour montrer comment les hommes et les femmes sont traversés et modifiés par un pays, par sa nature, par son architecture, comment ils s'inscrivent dans un cosmos qui les dépasse.

EXPÉRIENCE LIMITE

Le Brésil lui transmet autre chose: la malaria, en 2003, par le biais d'un moustique qui la pique en Amazonie. De manière incompréhensible, la maladie n'est pas diagnostiquée, et l'écrivaine frôle la mort dans un hôpital de Rio. Treize jours de dégradation



Genre | Roman
Auteur | Carmen Stephan
Titre | Arabaiana
Traduction | De l'allemand par Camille Luscher et Alexandre Pateau
Editions | Chambon
Pages | 102

PRENDRE SOIN DU MONDE, UN DÉFI

MARK HUNYADI

Pour le philosophe, le soin dépasse largement le cadre médical et englobe toute relation attentive à autrui aussi bien au travail, dans l'urbanisme que dans notre relation à la nature

Avec délicatesse et sensibilité, le philosophe français Jean-Philippe Pierron déploie dans son dernier livre une philosophie du soin, celui-ci étant pris dans un sens qui va bien au-delà du strict cadre médical qui lui avait donné sa première impulsion. Le soin se dit de toutes les relations qui, d'une manière générale, font tenir notre monde ensemble; relation attentive qui,

outre le domaine thérapeutique, trouve son site tant dans les relations de travail, dans l'architecture urbaine que dans notre relation à la nature. Le soin, c'est donc une forme de relation au monde, caractérisée par le souci de l'autre et une certaine forme de disponibilité à ce qui advient.

Philosophie du soin explore toutes les richesses et potentialités du soin dans nos diverses relations au monde, richesses qui sont de plus en plus étouffées par l'emprise de la technique sur nos modes de vie. Mais la pensée de Pierron n'est pas binaire: il ne s'agit pas de choisir entre la technique et le soin, mais de les articuler et, dans l'esprit du philosophe de la technique Gil-

bert Simondon, de «penser un soin dans la technique». C'est un réel défi pour les pratiques d'aujourd'hui, tant il est vrai que le numérique impose unilatéralement ses normes dans tous les domaines de l'existence.

«MANNEQUIN INTELLIGENT»

Ce livre est un recueil d'articles pouvant être lus séparément, mais qui scandent quelques thèmes forts déclinés à chaque fois de manière très convaincante. Ainsi ce fait majeur, qui aujourd'hui semble timidement pénétrer les consciences mais que tout le monde a eu tendance à sous-estimer au début de l'ère numérique: à savoir que les dispo-

Il ne s'agit pas de choisir entre la technique et le soin, mais de les articuler

YEUX



physique foudroyante, une expérience limite qu'elle décidera de raconter dans un premier roman, en la transcendant. *Mal Aria* lui vaudra le prix allemand Buddenbrookhauses. «Mon corps a mis deux mois à se remettre, mais psychologiquement, la convalescence a été bien plus longue.» Le narrateur, c'est le moustique. Ou plutôt «la» moustique, Carmen Stephan tient au féminin. Cette «sœur de sang» lui transmet la mort, en même temps qu'elle la relie avec la nature tout entière. Le Brésil a encore d'autres secrets. Sur un bateau, près de Rio, en 2012, Carmen Stephan entend un homme raconter à une femme l'histoire véridique du pêcheur Jacaré. Son deuxième roman est en train de lui apparaître. «Tout est amené par

la vie, il faut l'accueillir, suivre son intuition, chercher à être juste, en accord avec soi-même.»

UN RADEAU DE FORTUNE

Jacaré est au cœur d'*Arabaiana*, qui paraît aujourd'hui en français. En 1941, quatre pêcheurs du Nordeste brésilien décident de tenter une aventure folle pour sortir de la misère et se libérer d'une loi indue qui grève de moitié le fruit de leur pêche. Jerônimo, Mané Preto, Tatá, et leur guide, Jacaré, construisent un radeau, de simples troncs d'arbres et une voile. Sans boussole, ils partent en mer rejoindre Rio et rencontrer le président Getulio Vargas. Leur voyage dure soixante et un jours. Ils sont accueillis dans la capitale en héros et obtiennent gain de cause.

Orson Welles, qui vient de terminer *Citizen Kane* et d'achever le tournage de *La Splendeur des Amberson*, découvre l'exploit des pêcheurs dans un journal et décide de leur consacrer un film. Nous sommes en 1942. Roosevelt, le président des États-Unis, encourage ce tournage qui devrait réchauffer les relations diplomatiques entre les deux pays, en pleine Seconde Guerre mondiale.

Welles rencontre Jacaré. Au début, le pêcheur l'appelle «bebe chorão»: il lui trouve l'air un peu ridicule d'un bébé pleureur. Puis, une amitié naît, et un respect mutuel; le cinéaste est rebaptisé Arabaiana, un insigne honneur. C'est le nom du poisson le plus noble des côtes du Nordeste Brésilien. Mais le film *It's All True* ne verra jamais le jour. Son tournage est entaché d'un drame. Au moment où Welles demande à son ami de rejouer son arrivée à Rio, devant sa caméra, une vague emporte Jacaré qui disparaît à jamais.

CHIFFRES ET COÏNCIDENCES

Orson Welles n'a évoqué Jacaré qu'une fois, brièvement, dans une interview. Et son film impossible n'a réémergé que dans les années 1990: quarante-sept minutes de rushes muettes. Alors c'est dans les silences de l'Histoire que l'écrivaine se glisse. Son récit pose avec habileté la question de la vérité: comment représenter ce qui s'est déjà produit, sans le trahir? L'histoire de Jacaré attendait qu'un ou une artiste la raconte enfin. C'est la rencontre avec les enfants du pêcheur qui a convaincu l'écrivaine: «Je voulais donner une voix à leur père, l'honorer pour ce qu'il a fait. Je devais écrire ce livre.»

Nouvelle rencontre clé, le temps d'un week-end à Genève, l'auteur fait la connaissance de son futur compagnon. Elle s'installe en Suisse et rédige *Arabaiana* dans une boulangerie sise à la place du Petit-Saconnex, alors qu'elle est enceinte. Le roman est achevé un 31 juillet. Le lendemain, Carmen Stephan accouche, et ce 1er août est aussi le jour de son anniversaire. La romancière n'en a pas fini de s'amuser des chiffres et des coïncidences.

Grâce aux traducteurs Camille Luscher et Alexandre Pateau, son livre paru en Allemagne en 2017 est transmis à l'éditrice Jacqueline Chambon, chez Actes Sud, en France. Il a été publié en français le 19 mai dernier, 79 ans jour pour jour après la mort du pêcheur Jacaré. Un autre de ces mystérieux hasards brésiliens, dont Carmen Stephan a le secret. ■

POUR NOTRE TEMPS

sitifs numériques ne sont pas que de simples instruments pouvant réaliser certaines fins de manière plus performante, mais sont en eux-mêmes porteurs de valeurs. Il vaut la peine de citer ici ce passage remarquable, à propos des choix techniques pris en amont de nos activités:

«Choisir un système d'information ou tel robot de service n'est pas choisir un instrument. C'est faire des choix éthiques qui se répercuteront sur les activités. [...] Ces choix privilégient la rapidité, voire la réactivité qui serait préférable à la lenteur; suggèrent que la description du réel serait plus fidèle en données quantifiables (tableurs, indicateurs, dispositifs de visualisa-

tion) qu'en narrations, en analyse qu'en synthèse; posent que l'efficacité et l'efficience seraient en soi un bien; défendent que la répétition permise par le dispositif numérique rendrait plus performant dans les apprentissages, comme si la répétition d'un geste de soin sur un mannequin intelligent ou un robot simulant l'empathie était l'équivalent d'un soin; comme si le management des corps était l'équivalent d'un soin.»

CRÉATION ET IMAGINATION

Beaucoup est dit ici. Dans un monde où n'existe que ce qui se mesure, toutes les dimensions essentielles du soin (la narration, par exemple, mais aussi toutes les dimensions de créa-

tion et d'imagination) sont structurellement ignorées, dépréciées. A travers ses patientes réflexions, Jean-Philippe Pierron plaide pour une «poétique du soin» qui mettrait en son centre non plus des mesures objectives de quantités, mais des vertus de qualités, soucieuses de la particularité des individus et attentives à l'insaisissable du monde. ■



Genre | Essai
Auteur | Jean-Philippe Pierron
Titre | Philosophie du soin. Économie, éthique, politique et esthétique
Editions | Hermès
Pages | 306

VOILÀ L'ÉTÉ JE VOUS ÉCRIS DE MA ZAD

DOUNA LOUP

► Je vous écris de ma ZAD, de cette zone en moi qui ne demande rien d'autre que d'exister totale, d'être espace permanent, accueil horizontal, ouverture au complet, et qui pourtant demande une haute protection, une grande attention, une garde de caresses et du temps à foison.

Je suis cette zone-là, de haute liberté, de caribous sauvages et de sororité, je suis là et ça bout. Je vous écris de ma ZAD, car nous vivons une époque de ZAD. Partout de ZAD partout partout de ZAD, zone à défendre.

Alors il y a des cabanes, pour ne pas abandonner notre monde à l'immonde. Construire des cabanes c'est refaire monde ensemble, cœur-monde. Je me suis réveillée dans des terrains déçus, dans des camions rouillés, des champs de blé perdus et des bras inconnus, j'ai promené mon corps dans ceux des grandes ombres, j'ai promené mon ombre dans celle des eaux profondes, je suis devenue personne, et puis lionne, et puis chiche. J'ai peint sur les murs des opportunités de devenir une brèche. Dans mon corps ça crie, ça se révolutionne en particules d'étoiles, il n'y a plus de limite à mes métamorphoses, je suis toute papillonne.

Il y a une zone en moi que personne ne peut voir, une zone inviolable magnifique incroyable, un endroit de haute paix totale inexpulsable. Je vous écris de là pour vous dire qu'en ce mois de juillet 2021 sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes sera accueillie une expédition de Zapatistes arrivant tout droit du Mexique pour «tisser des alliances et par-

Chaque semaine, une écrivaine ou un écrivain a carte blanche pour mettre en mots la belle saison.

tager des convictions et des énergies communes, la défense de la vie, l'autonomie politique, l'égalité des genres, le combat contre toutes les formes de domination et sans doute bien d'autres choses encore».

Je pense au livre d'Ailton Krenak. *Idées pour retarder la fin du monde*, dans lequel il développe l'idée passionnante selon laquelle pour traverser cette fin du monde qui nous effraie autant qu'elle nous fascine, nous ferions bien de nous tourner vers les peuples autochtones: «Cela fait cinq cents ans que les Indiens résistent, à cet instant ce qui me préoccupe davantage, ce sont les Blancs, comment eux vont-ils faire pour s'en sortir? Nous avons résisté en élargissant le champ de notre subjectivité et en refusant cette idée selon laquelle nous sommes tous pareils.» «Développons nos forces à toujours raconter une autre histoire, une histoire de plus et alors peut-être nous retarderons la fin du monde.»

Ce qui me réjouit aujourd'hui c'est que ces autres récits dont nous avons tant besoin commencent à s'écrire de partout. Un récit de traversée océanique à rebours de la colonisation et du «pouvoir sur» vient tracer son sillon, dans les champs de partout je vois se dessiner des rencontres pollinisantes et des poésies sororales et les rues fleurissent de visages.

Je vous écris de ma ZAD car il n'y a que de là que «je» puis vous écrire, depuis ce lieu sauvage d'épanouissement. De ma ZAD profonde

interne
interminable

Cette ZAD ne m'appartient pas, comme toute les ZAD, elle n'appartient pas, elle existe. Et c'est son droit le plus net, hors des appartenances, zone d'amour délivrée. ■

«Je suis cette zone-là, de haute liberté, de caribous sauvages et de sororité, je suis là et ça bout»

Née à Genève, Douna Loup a passé son enfance dans la Drôme. Elle vit aujourd'hui en Bretagne. «L'Embrasure», «L'Oragés» (Mercure de France), «Déployer», «Les Printemps sauvages» (Zoé) sont des romans d'exploration sensorielle, sexuelle, des prises de liberté poétique.

MEILLEURES VENTES EN SUISSE

Nouvelles Pages, Carouge (GE) /
Semaine du 28 juin au 3 juillet 2021

1 **Le Parfum des fleurs la nuit**
Leïla Slimani
Stock

2 **Canoës**
Maylis de Kerangal
Verticales

3 **Leçons d'un siècle de vie**
Edgar Morin
Denoël

4 **L'Ami arménien**
Andrei Makine
Grasset

5 **Mes quatre femmes**
Gisèle Pineau
P. Rey

6 **L'Homme-chevreuil. Sept ans de vie sauvage**
Geoffroy Delormel
Les Arènes

7 **Les enfants sont rois**
Delphine de Vigan
Gallimard

8 **Vivre avec nos morts. Petit traité de consolation**
Delphine Horvilleur
Grasset

9 **Passé composé**
Anne Sinclair
Grasset

10 **Autoportrait au roitelet**
Emily Dickinson
Belles Lettres

PUBLICITÉ

Le Palais Oriental
Restaurant (Saveurs d'Iran, Liban, Maroc) • Salle de banquet
Veranda • Galerie d'Art • Caviar d'Iran
1820 Montreux • Tél. 021 963 12 71 • www.palaisoriental.ch